

Introduction

La bicyclette et le centurion

Ce livre est d'abord celui d'un cheminement, d'une exploration, avec tout ce que cela comporte de tâtonnements. La participation active à une dynamique informelle internationale, l'Alliance pour un monde responsable et solidaire et, plus précisément, à l'Assemblée mondiale de citoyens qui s'est réunie à Lille en décembre 2001 m'avait convaincu que trois grandes mutations devraient être conduites au XXI^e siècle : celle de la gouvernance, pour parvenir à gérer des interdépendances d'une nature, d'une ampleur et d'une échelle nouvelles ; celle de l'éthique pour parvenir à fonder le « vivre ensemble » des différentes civilisations et des différents milieux sur des valeurs partagées ; celle du passage d'un modèle de développement non viable à une société durable. Nous avions progressé sur les deux premiers points, avec l'énoncé de principes généraux de gouvernance susceptibles de fonder une véritable révolution de la gouvernance et avec l'adoption, à Lille, d'une Charte des responsabilités humaines offrant les éléments d'un socle éthique commun. Mais comment passer d'un modèle de développement non viable à une société durable ?

Notre système de production et d'échange, ainsi que la théorie économique qui le sous-tend et les puissants acteurs qui le structurent, constituent à l'évidence le nœud du problème. Mais

par quoi les remplacer ? L'effondrement du communisme historique nous a laissés orphelins de rêve. N'y avait-il donc aucune alternative au modèle dominant de l'économie de marché, à sa doctrine et à ses acteurs ? Le marché des idées ne manque pas de propositions, du repli sur le local à l'économie solidaire en passant par la décroissance, mais toutes me laissaient sur ma faim.

Notre système actuel est fondé sur l'équilibre de la bicyclette : cet équilibre ne se trouve que dans le mouvement, dans la croissance de la consommation, notamment d'énergie et de ressources naturelles, en contradiction flagrante avec la finitude de la biosphère. Quant aux correctifs proposés au système actuel, symbolisés par l'oxymore du développement durable, ils me font penser au centurion d'Astérix qui, croyant avoir avalé de la potion magique, s'essaie à soulever des rochers, puis des pierres de plus en plus petites pour finir par brandir un petit caillou en criant : « Je suis puissant ! Je suis puissant ! » Nous ne nous en tirerons pas avec un tel centurion juché sur sa bicyclette.

Ainsi a commencé ma quête d'une véritable alternative, à l'échelle des enjeux. Pour cela il fallait éviter de s'enfermer dans les dogmes, d'où qu'ils viennent, aussi séduisants et sympathiques soient-ils. Il fallait en permanence en revenir aux réalités et à la connaissance qu'on peut en avoir, aussi partielle soit-elle.

J'ai procédé en deux temps, reflétés par les deux parties de l'ouvrage. Le premier temps est celui de l'inventaire et de la déconstruction de ce qui nous est si souvent présenté comme des évidences intemporelles. D'où le détour par l'histoire longue, convaincu que j'étais de la nécessité de comprendre d'où « tout ça » était venu. Il m'a fallu ensuite me faire une opinion, aussi fondée que possible, aussi objective que j'en étais capable, sur les avantages et les limites de la globalisation économique. Je suis donc passé à l'examen critique des doctrines en présence puis à l'évaluation du potentiel de rénovation que recelaient les différentes recherches alternatives. J'en ai déduit la nécessité d'une élaboration théorique plus poussée. Mais le terme « économie » était si chargé de sens,

si associé aux doctrines et pratiques en vigueur qu'il semblait vain de tenter de lui faire changer son cours. J'ai alors choisi, conformément à l'étymologie, d'appeler « œconomie » ce que nous sommes nombreux à appeler de nos vœux : des règles du jeu de la production et de l'échange qui puissent tout à la fois assurer l'épanouissement des êtres humains, l'équité entre les sociétés, la sauvegarde de la biosphère et des droits des générations futures. La première partie se clôt donc, logiquement, par l'énoncé du cahier des charges de l'œconomie.

Ce cahier des charges montre que l'œconomie ne poursuit d'autres objectifs que ceux, généraux, de la gouvernance. Ce n'est pas la gouvernance qui doit se faire la servante de « lois économiques » hissées au rang de « lois naturelles » mais c'est l'œconomie qui est une branche de la gouvernance. Ce constat, aussi banal qu'il puisse paraître, a été pour moi d'une utilité capitale car il permettait de concevoir l'œconomie en lui appliquant les connaissances acquises dans le domaine de la gouvernance. C'est ce que j'ai fait de manière systématique en allant progressivement du général au particulier, en mettant en évidence l'écart entre le mode de fonctionnement actuel de l'économie et ce à quoi conduisaient les principes de gouvernance. Cela m'a amené, par exemple, à mettre l'accent sur tout ce qui construisait et entretenait les relations entre les êtres humains, les sociétés et la biosphère ; à sortir des oppositions simples entre capital et travail ou entre biens marchands et biens non marchands ; à énoncer les conditions de légitimité de l'œconomie ; à redéfinir les liens entre œconomie et démocratie ; à substituer au couple central de l'économie actuelle, l'entreprise et l'État, un autre couple, la filière et le territoire ; à préciser ce que seraient des agencements institutionnels pertinents pour la première, qui forme la chaîne verticale du tissu œconomique, et pour le second, qui en est la trame horizontale ; à jeter, enfin, les bases d'un nouveau système monétaire et financier.

Ce long cheminement a été poursuivi, dans les périodes estivales où je pouvais me détacher un peu de la direction de la Fondation Charles Léopold Mayer, entre juin 2005 et août 2008. Mais il s'est aussi nourri d'observations et de réflexions accumulées pendant quarante ans. Je n'en aurais pas vu le bout sans l'aide efficace d'Aurore Lalucq, qui m'a permis de débroussailler le maquis de la littérature économique et a toujours su trouver des informations précieuses en réponse à mes interrogations, et sans l'affectueuse tolérance de mon épouse Paulette qui, acquise à la nécessité de cette quête, en a accepté les servitudes. Qu'elles soient toutes deux chaleureusement remerciées.

À peine le manuscrit de l'ouvrage était-il achevé que l'on est entré, en septembre 2008, dans la seconde phase de la crise financière puis économique, déclenchée par les « *subprimes* » américaines. Nous savions que cette seconde phase se produirait et j'en donne les raisons dans l'ouvrage. Mais publier un bulletin météo annonçant l'orage quand celui-ci est déjà arrivé, c'est un peu comme deviner les résultats du loto quand ils sont déjà connus ! Que fallait-il faire ? J'ai pensé que l'analyse à laquelle je m'étais livré et les propositions que j'en déduisais n'avaient rien de circonstanciel. La crise, loin de les périmer, leur donnait plus d'actualité et de nécessité encore. J'ai donc préféré garder le texte en l'état, le raisonnement tel qu'il se déployait au fil des chapitres, le complétant ici ou là par des notes en bas de page quand les événements récents apportaient un éclairage supplémentaire. Je laisse le lecteur juger de la pertinence de ce choix.

Un dernier mot, encore, sur la manière d'utiliser cet ouvrage. Même s'il se présente comme une quête, il ne se lit pas comme un roman policier. J'ai donc écrit une table des matières (page 593) avec un résumé de chaque paragraphe pour permettre à tout lecteur d'entrer par le passage qui l'intéresse dans l'espoir que, la curiosité éveillée, il sera tenté ensuite d'en lire d'autres passages.